

— Vous êtes d'une imprudence qui n'a pas de nom. Vous venez de voir, pourtant, ce qu'on gagne à rester pendant des heures à la brise froide, sur un banc mal abrité. Entre nous je ne comprends pas ce qui peut vous charmer si fort dans votre belvédère.

— De là, je vois venir les passants.

— Les passants ! fit Maurice avec un éclat de rire. Pauvre sœur Anne ! Sauf moi, qui passe deux ou trois fois par jour. Si, du moins, vous étiez... vêtues moins légèrement !

Une rougeur subite empourpra jusqu'aux yeux les joues d'Irène.

Elle se souvenait de certaine allusion, faite par Alain, à d'autres effets de sa robe trop courte. Elle fut distraite jusqu'à la fin de la visite de son voisin, et quand celui-ci la quitta, elle en obtint la promesse de ramener avec lui de Wabigoon, à son prochain voyage, la très avisée, très charitable et très rousse Minnie, la fille du pasteur, la confidente de toutes les jeunes personnes honorables du district, de même qu'elle était leur modèle et un peu aussi leur aînée.

Peu de jours après, Minnie débarquait devant la Maison-Grise du *sulky* de Cléguérec. Ce que se dirent les deux amies pendant quarante-huit heures, nul ne le saura jamais. Quand l'habitante des villes regagna le chalet de sapin décoré du titre pompeux de *vicarage*, elle emportait un grimoire de notes, d'instructions et de chiffres, plus un paquet imperceptible encore mouillé de larmes et d'où sortait, comme un dernier adieu, le tic-tac éploré de la pauvre montre en or.

Une quinzaine s'écoula. Maurice, fidèle à la parole donnée, entraît chaque après-midi quelques minutes chez Irène, en allant à ses affaires. Il commençait à trouver qu'elle était devenue trop prudente, qu'elle tardait plus que de raison à faire les premiers pas dans sa chambre. Et cependant la pensée qu'il passerait bientôt devant cette demeure sans avoir une quasi-obligation d'y entrer ne lui était pas agréable. Cette conversation quotidienne, souvent très courte, la plupart du temps alimentée par des sujets presque enfantins, mettait dans sa journée une détente qu'il n'avait pas connue depuis qu'il habitait l'Hermitage, et dont il sentait déjà le besoin avec une certaine insistance.

Mais, un beau jour, il fut tout surpris de voir, dans son fauteuil de la chambre d'Irène, la plus jolie créature qu'il eût aperçue à dater du moment où il avait quitté la France. La convalescente—car c'était elle—se leva et vint à sa rencontre en lui tendant la main. Elle portait une robe toute neuve, qu'une Parisienne eût trouvée quelque peu en arrière de la mode, mais qui avait le plus grand mérite qu'elle pût avoir : celui de ne pas enlaidir la personne qu'elle habillait. Le seul défaut qu'on pouvait lui reprocher, au premier coup d'œil, était une jupe un peu trop longue... Mademoiselle d'Oberkorn voulait évidemment rattraper le temps perdu.

Maurice eut le bon goût—et le bon cœur—d'accentuer et de faire durer l'expression de sa surprise admirative. Comprendait-il que la jeune ressuscitée savourait en ce moment, grâce à lui, la plus grande joie qu'elle devait connaître dans toute sa vie ?

Elle se voyait enfin regardée, appréciée, jugée comme *quelqu'un*. Elle n'était plus l'enfant que l'on dédaigne et la malade que l'on gâte. Ainsi qu'elle eût fait dans un salon de Worth, elle marchait à droite et à gauche, bien qu'elle ne sût pas encore se tirer de ces plis d'étoffe qui semblaient emprisonner ses pieds dans une caresse délicate. Elle souriait à sa propre image devant un pauvre miroir d'un pied carré. Elle regardait sa coiffure, exécutée plus mal que bien, d'après la leçon donnée par Minnie. Mais telle était l'abondante richesse de l'or employé, que les yeux s'arrêtaient moins à la forme du chef-d'œuvre qu'à sa matière. Lasse de s'admirer, d'être admirée en silence, elle vint à Maurice et, plantée bien droite en face de lui :

— Alors, je vous plais ? demanda-t-elle sans détours.

— Beaucoup, répondit-il, ne voulant ou ne pouvant trouver une phrase plus longue.

— Beaucoup seulement, pas tout à fait ?

Il baissa involontairement les yeux devant cette pureté ignorante, qui jouait avec la coquetterie comme avec une arme inconnue, ramassée par hasard.

— Si, tout à fait ! dit-il.

— Vous n'avez plus sur moi l'opinion que vous aviez ?

— Je n'en avais aucune.

— Oh ! ça, c'est vrai ! Vous me considérez comme un enfant. Et vous n'aimez pas les enfants, sans doute ?

— Peut-on savoir qui vous a si bien renseignée sur mes opinions ?

— Votre ami le Parisien ; qui serait ce, sinon lui ? Mais vous ne m'avez pas répondu : ai-je encore l'air d'une petite fille ?

Cléguérec fixa un instant les yeux sur mademoiselle d'Oberkorn et, dans ce regard, qu'elle obtenait enfin conformément à son désir, quelque chose d'inconnu jusqu'alors vibra.

— Non, mademoiselle, fit-il en s'inclinant, vous n'avez plus l'air d'une petite fille.

Ils s'assirent et voulurent causer, mais de quoi ?

Le visiteur cherchait ses phrases et, involontairement, jetait les yeux sur son costume de fermier. Irène s'en aperçut.

— On dirait que je vous fais peur, maintenant, dit elle.

— Non ; seulement je ne puis m'ôter de la tête que je viens d'être présenté à votre sœur aînée. Et je n'oublie pas facilement mes anciennes amitiés.

Comme il se levait pour partir :

— Allez, fit-elle, aînée ou cadette, les deux sœurs vous aiment également. Elles vous disent : à demain, avec joie !

— Mais vous êtes guérie, maintenant, fit observer Maurice en tournant dans ses mains son large feutre

Irène fronça les sourcils, comme à une objection attendue.

— Écoutez moi bien, répondit-elle. Si vous ne vous arrêtez pas demain, comme vous faites chaque jour depuis un mois, levez la tête quand vous repasserez, le soir. Je vous jure par l'honneur d'Oberkorn que sœur Anne sera sur sa tour. Tant pis pour vous s'il vous faut, encore une fois, courir au médecin !

On pouvait voir dans les yeux d'Irène, tout brillants d'exaltation, qu'elle exécuterait sa folle menace. Cléguérec promit bien vite de s'arrêter et, comme elle lui tendait la main, sans songer à ce qu'il faisait il la porta jusqu'à ses lèvres. Mademoiselle d'Oberkorn parut trouver la chose toute simple. Seule l'émigrante allemande laissa tomber son ouvrage de couture sur ses genoux, et ouvrit de grands yeux, croyant voir de nouveaux personnages.

La soirée de ce jour, une soirée déjà longue du milieu de l'automne, fut sans conteste la meilleure que Maurice eût passée jusqu'alors dans son solitaire abri. Et cependant il y avait connu des heures très heureuses ; les heures qui suivaient chacun des progrès nouveaux de son entreprise, gages du succès final. Mais il connaissait enfin, contre tout espoir, ce bonheur rêvé de savoir que la pensée d'une douce et gracieuse créature suivait, comme une ombre aimante, chacun de ses pas. Il n'était plus seul ! A quelques toises de lui vivait un enfant, déjà femme par un sentiment qu'elle ignorait sans doute elle-même, dont le bonheur ou le malheur étaient attachés aux moindres actes de son voisin. Il n'avait plus le pauvre fermier rencontré jadis dans la Prairie. Lui aussi, quand la pendule sonnait une certaine heure, pouvait se dire : " Elle m'attend ! "

Peut-être qu'on taxera d'égoïsme cet homme qui savourait la douceur d'être aimé, sans rendre l'amour. Mais on peut répondre, tout d'abord, que, s'il était heureux du don reçu, Irène, en faisant ce don, l'était bien d'avantage. En second lieu, si Cléguérec n'était pas ou n'était plus de ceux qui s'éprennent à première vue, il était selon toute apparence, de ceux qu'un amour comme celui d'Irène devait toucher avec le temps. Mais surtout que l'on imagine ce qu'il souffrait, depuis des années, dans la froide atmosphère de sa vie ! Jamais il ne s'était plaint, même tout bas, que cette vie fût trop rude et son travail trop accablant. Mais bien rarement il s'était en-